

TARASS CHEVTCHENKO

VIE ET SON OEUVRE
(1814-1861)



Publié par

LE COMITÉ DU CENTENAIRE DE CHEVTCHENKO

—
COMITÉ UKRAINIEN CANADIEN

— Montréal 1961 —

TARASS CHEVTCHENKO

SA VIE ET SON OEUVRE
(1814-1861)

PAR

LES PROFESSEURS

ALEXANDRE CHOULGUINE

et

DMYTRO DOROCHENKO

Publié par

LE COMITÉ DU CENTENAIRE DE CHEVTCHENKO

—

COMITÉ UKRAINIEN CANADIEN

— Montréal 1961 —



AUTO PORTRAIT

TARASS CHEVTCHENKO
PEINTRE, POÈTE ET PATRIOTE

(9 mars 1814 — 10 mars 1861)

Cette plaquette, dédiée à la mémoire de Tarass Chevtchenko
a pu être éditée grâce à la générosité de :

M. et Mme W. Bilak

R. Brykowsytsch

W. Bryniawsky

M. Buryj

R. Choulguine

O. Costaschuk

B. Danchyshyn

E. Dowhan

M. P. Haly

M. et Mme W. Hanchuk

A. Hladylovytsch

P. Hrynewytsch

A. Hukalo

A. Kanaryjskyj

W. Korsawenko

B. Kowalsky

J. Kowalsky

A. Kuchmij

Y. Kuczarsky

V. Kudin

M. et Mme O. Kushnir

B. Melnychuk

W. Mereniuk

O. Mushka

M. W. Onyskiw

M. et Mme E. Oryschuk

F. Parkin

J. Ronish

Y. Sawka

T. Sawyckyj

J. Serbyn

T. Shumovsky

Mme Z. Swertzova

M. et Mme K. Telishewsky

D. Todosijchuk

M. T. Turcheniuk

M. et Mme S. W. Waldstein

V. Zaharkevich

R. Zerebecky

P R É F A C E

L'année 1961 est pour les Ukrainiens du monde entier celle du centenaire de la mort de Tarass Chevtchenko, le grand poète national et surtout le Réveilleur et le Prophète de tout un peuple.

Ce n'est que dans les pays du monde libre que les Ukrainiens pourront donner à cette commémoration tout l'éclat qu'elle mérite. En Ukraine même, les oppresseurs soviétiques tenteront de déformer une fois de plus au profit de leur propagande le sens de la vie et de l'œuvre de Chevtchenko.

Au Canada, où il y a plus d'un demi-million d'Ukrainiens, l'année entière sera placée sous le signe du grand Tarass. En juillet, le premier ministre fédéral et le chef de l'opposition procéderont à Winnipeg — en présence des plus hautes autorités provinciales et municipales — au dévoilement de la statue du Héros National Ukrainien, qui sera érigée sur la place de l'Assemblée Législative du Manitoba.

Les Ukrainiens vouent à Tarass Chevtchenko un amour et une admiration sans borne. La vie du poète — né dans la servitude, miraculeusement libéré, puis incarcéré et déporté par la police tzariste, et libéré de nouveau — est comme le symbole de la vie même de l'Ukraine, son message est celui de la vérité intégrale, de la justice totale, de la paix, de la fraternité, de la liberté et de la fierté de tout son peuple. Aux Ukrainiens, il a redonné le sens de la vie spirituelle et la confiance en eux, le désir et le besoin d'émancipation et la volonté de fonder un État indépendant, libre et souverain. Comme le titan Prométhée, il a pris le feu du ciel pour l'allumer dans le cœur de tous ses compatriotes. L'Italie a eu Dante, l'Angleterre — Shakespeare, la France — Racine et Victor Hugo, l'Allemagne — Goethe, mais l'Ukraine a eu le privilège d'avoir Chevtchenko, qui dépasse en influence et en signification tous ces noms grandioses, qui illustrent la littérature mondiale.

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs français — et plus particulièrement à nos concitoyens du Canada français — deux importantes contributions, consacrées à la vie et à l'œuvre de Tarass Chevtchenko.

Ces études sont dues à la plume de deux des plus éminents diplomates et historiens ukrainiens, qui furent l'un et l'autre à l'époque de l'indépen-

dance (1917-1921) les ministres des affaires étrangères de l'Ukraine ressuscitée.

L'auteur de la vie de Tarass Chevtchenko est feu le professeur Alexandre Choulguine, et l'auteur de l'étude sur l'œuvre de T. Chevtchenko est feu le professeur Dmytro Dorochenko, probablement le plus grand historien et historiographe ukrainien du XX^e siècle.

La conspiration du silence, que les ennemis de l'indépendance de l'Ukraine se sont systématiquement attachés à perpétuer à l'égard de tout ce qui concerne ce pays, s'est malheureusement étendue jusqu'ici au nom et à l'œuvre grandiose de Chevtchenko. Dans l'année du centenaire, les Ukrainiens sont cependant déterminés à révéler à tous leurs amis du monde libre la grande et noble figure de leur Héros National. Un jour viendra où la flamme, que Chevtchenko a allumée, embrasera l'Ukraine entière et tout l'Est de l'Europe, mettant fin au plus odieux régime colonialiste qui soit et apportant à des peuples captifs l'Indépendance, la Liberté, la Justice, le Bonheur et la Gloire.

LA VIE MIRACULEUSE DE TARASS CHEVTCHENKO

— « L'histoire de ma vie est une partie de l'histoire de mon peuple », écrivit un jour Tarass Chevtchenko. En effet, sorti des couches profondes de sa nation, dont il a subi toutes les vicissitudes, il en reflète la vie et l'âme douloureuse. C'est précisément à cet aspect tragique de l'existence de son peuple, que pensait le poète en écrivant sa phrase. Évidemment il ne pouvait prévoir, qu'aujourd'hui, 100 ans après sa mort, on allait reprendre ces mêmes paroles dans un sens infiniment plus large. Sa vie est une partie de l'histoire de l'Ukraine, une page de l'histoire de la renaissance de celle-ci aux XIX^e et XX^e siècles. Poète génial par son don de préfiguration et d'évocation, il a relié dans son œuvre le glorieux passé ukrainien à la pitoyable vision de la ruine spirituelle du pays vers le milieu du siècle dernier, puis, « enfonçant la porte vers l'avenir », il a fait tressaillir les tréfonds de l'âme nationale, réveillant un peuple qui chante aujourd'hui dans son hymne : « l'Ukraine n'est pas morte, ni sa gloire, ni sa liberté ». Il ne suffit point d'aimer sa patrie, il faut en être fier ; cette fierté nationale, Chevtchenko l'a évoquée, et il est devenu lui-même l'objet de cette fierté.

M. Dorochenko parle des précurseurs du poète ; mais nous pouvons ajouter qu'après ceux qui lui succédèrent, la poésie et la littérature ukrainiennes se sont enrichies de noms et d'œuvres de grande valeur, à telle enseigne qu'elles occupent aujourd'hui une place d'honneur dans la production spirituelle des peuples slaves.

Cependant, aucun autre nom n'est aussi cher aux Ukrainiens que celui de Tarass Chevtchenko, et aujourd'hui les poètes les plus modernes s'inclinent avec respect et même avec adoration devant lui...

Ce n'est pas seulement son œuvre, mais aussi sa vie et sa destinée tragique, reflet du sort de l'Ukraine, qui provoquent cette explosion d'admiration et de foi. En effet, de tous ses poèmes, sa vie en est peut-être le plus grand et le plus beau.

Chevtchenko est né le 9 mars 1814, de parents serfs, dans un village près du Dnièpre... À huit ans il perdit sa mère et son père succomba peu après. Orphelin, il est placé à l'école d'un diacre, toujours saoul, qui le torture, le relègue aux corvées domestiques, le bat et se désintéresse totalement de son instruction. Cependant Tarass, à force d'application et de travail, apprend

tout de même à lire et à écrire. Son existence malheureuse lui pèse et lui devient si insupportable qu'un jour il se venge, il rosse « autant que ses forces d'enfant le permettaient », dit-il lui-même, son maître ivre-mort, et fuit vers le village voisin se mettre sous la protection d'un peintre, aussi brutal d'ailleurs que le diacre.

Sa vocation pour la peinture se révèle déjà, mais voyant l'incapacité de son ivrogne de maître de lui donner quelque enseignement sérieux, il se sauve encore vers un autre village où réside un artiste, célèbre dans toute la contrée pour ses icônes. Le résultat est négatif : le peintre regarde les mains du petit vagabond et porte ce jugement sans appel : bon à rien. Découragé par ces échecs successifs, l'enfant rentre au village natal, n'aspirant plus qu'à devenir berger.

Son destin cependant était autre. Engelhart le prend à son service personnel. Le maître du serf Tarass se déplace successivement à Varsovie, à Wilno, finalement à Saint-Petersbourg, où il finit par se fixer, son « boy », dont les fonctions consistent à veiller dans l'antichambre seigneuriale, le suit dans ses pérégrinations.

Le démon de la peinture poursuit Tarass. Partout où il peut en trouver, il cherche des images, il vole un crayon, et, en cachette, il copie ces peintures médiocres qui lui paraissent sublimes. Un soir, enhardi par l'absence de son maître, il allume même une bougie et s'adonne à son travail avec acharnement. Mais Engelhart survient à l'improviste, lui tire les oreilles. le sermonne : n'aurait-il pu allumer un incendie ?

Les seigneurs aimaient avoir des spécialistes parmi leurs serfs. Aussi, encore pendant son séjour à Varsovie, Engelhart donne le jeune Tarass en apprentissage à Lampi, un peintre très connu de l'époque. À Wilno, il continue à prendre des leçons, puis à Saint-Petersbourg, il est envoyé par son maître chez Chiriaev, un artisan décorateur. Tarass a conservé de celui-ci un très mauvais souvenir, car l'art appliqué ne le contentait pas. Las de la décoration, il fuit son domicile pendant les nuits blanches de Saint-Petersbourg ; il va au Jardin d'Été, orné de statues et il dessine. Un peintre ukrainien, Sochenko, en passant, remarque le gamin au travail, s'intéresse à lui. Bientôt ils deviennent amis, et Sochenko présente Tarass au grand peintre, l'académicien Charles Brulov, qui ne peut que reconnaître le talent incontestable du jeune homme. Il voudrait même l'accepter à l'Académie des Beaux-Arts, mais Chevtchenko est serf et seuls les hommes libres peuvent y entrer. Cependant les nouveaux amis de Tarass ne perdent pas espoir, ils intéressent au sort de leur protégé le grand poète du romantisme russe, Joukovski. Ils se rendent chez Engelhart, et s'entendent avec lui sur le prix du rachat de son serf. Ensuite Joukovski demande à Brulov de faire son propre portrait, qui sera mis aux enchères. Le portrait de Joukovski, précepteur de la Maison Impériale, est acheté par la famille des Tzars elle-même. Les 2,500 roubles sont gagnés, Tarass Chevtchenko est libre (1838).

Sa joie est inimaginable. Il entre à l'Académie, et devient l'élève préféré de Brulov. Son talent, sa technique ne tardent pas à se révéler, il est déjà lui-même un grand peintre. C'est alors que son art se heurte à la concurrence d'un autre ; il est poète et le poète, par son aveuglante clarté, éclipsera le peintre. Plus tard, en exil, il écrira dans son journal :

— « Comme par miracle, moi, l'hôte d'une mauvaise mansarde, je m'envole vers les salons merveilleux de l'Académie des Beaux-Arts. Mais ai-je le droit de m'en vanter ? Ai-je le droit de dire que j'ai su profiter de la science du plus grand artiste du monde ?¹... Je m'étais pourtant installé chez lui, ou plus exactement, dans son atelier... Mais qu'ai-je fait dans ce temple des Arts ? Incroyable ! difficile à dire ! J'y ai créé mes poésies ukrainiennes, qui plus tard sont devenues un fardeau écrasant pour mon âme malheureuse. Ainsi devant les incomparables chefs-d'œuvre de Brulov, j'ai caressé dans mon cœur et j'ai songé au ménestrel aveugle de l'Ukraine², et aux « Haïdamaki »,³ si sanguinaires. Dans l'ombre de ce palais, je voyais les steppes ardentes de l'Ukraine, je voyais défiler devant moi nos vieux Hetmans martyrs... La steppe couverte de kourganes déroulait devant mes yeux son immensité... La belle, la malheureuse Ukraine, dans toute son innocence et sa mélancolie se dressait devant moi... Je me plongeais dans ces pensées, je ne pouvais me détourner de cette vision spirituelle de mon Ukraine... Une vocation ! Elle est extraordinaire cette vocation ! Je savais bien que la peinture était ma profession, la source de mon existence future, mais au lieu d'en étudier les profonds secrets sous la direction de l'immortel Brulov, je m'adonnais aux vers, qui jamais ne me donnèrent un sou et qui me privèrent de liberté ! »

Il écrit vocation, disons plutôt prédestination. Des amis découvrent chez Tarass des bouts de papiers couverts de son écriture ; ils les lisent, ils s'émerveillent. Son premier recueil de poésie « Kobzar » paraît en 1840 et produit une immense impression dans la société ukrainienne.

Il écrivait dans le style de la poésie populaire, si admirablement riche en Ukraine, et qui était la source profonde de son inspiration. Les vers qui coulaient sous sa plume, harmonieux et chantants, avaient une vigueur et une énergie incomparable. Mais laissons à M. Dorochenko, le soin de parler de l'œuvre même ; soulignons toutefois avec lui, que Chevchenko avait jusqu'en 1843 traversé sa crise de romantisme. L'Ukraine lointaine, avec son glorieux passé et ses souffrances présentes, était pour lui entourée d'une auréole divine. Et son chant se révèle puissant, d'une admiration fervente pour son pays, et d'un amour ardent pour ses ancêtres et pour tous ses compatriotes...

En l'été de 1843, Chevchenko se lance sur la route de l'Ukraine. Il est

1. Brulov.

2. Kobzar, ménestrel aveugle qui chantait de vieilles chansons au son de la bandoura.

3. Les insurgés de l'Ukraine, auxquels Chevchenko consacra son plus grand poème.

déjà célèbre, toutes les maisons de la noblesse ukrainienne s'ouvrent avec enthousiasme devant lui. Il découvre des amis, dont certains lui resteront fidèles jusqu'à la mort... Mais il est indigné, profondément indigné. La vision réelle de son Ukraine meurtrie frappe son imagination. Le servage des paysans, de ses propres frères, le servage de toute l'Ukraine et le sommeil de celle-ci ne manquent pas de produire sur lui une impression immense et atrocement pénible. Chevtchenko n'est plus le même, il est bouleversé, retourné... Sa muse devient ardente... C'est un appel à l'action...

Avec un sens prophétique prodigieux, il sent les dangers que court l'aristocratie ukrainienne, et il la prévient. Mais sa voix sera-t-elle entendue ? Déjà il prévoit les horreurs d'une révolution.

Mais sur le moment, la voix de Chevtchenko se perd dans l'immensité de la steppe endormie. Elle provoque l'admiration, sans toutefois ébranler le calme : l'Ukraine continuait son sommeil. Prévoyait-il cependant qu'un jour cette graine allait porter fruits, que sa parole soulèverait l'Ukraine tout entière, qu'un peuple se dresserait autour de son nom et que sa tombe serait un sanctuaire et son anniversaire, une fête nationale... Le poète n'est pas découragé, mais son amertume est grande, sa souffrance profonde et tragique. Une âme forte ne se laisse pas abattre, et les trois années qui vont de 1843 à 1845 constituent la période de l'apogée du développement de son génie, qui renverse tout en lui.

Pourtant il fut entendu de son vivant même. Ayant terminé en 1845 ses études à l'Académie, il vient s'installer en Ukraine. Il s'acharne à la peinture des paysages, à relever des croquis de monuments historiques qui évoquent le passé. Bientôt il devient chargé de cours de dessin à l'Université de Kiev.

C'est dans cette ville qu'il se rencontre avec ses savants amis, Kostomarov, le célèbre historien de l'Ukraine ; Koulich, l'historien, à la fois poète et écrivain, figure saillante et très complexe ; Hulak, le grand patriote, ainsi que quelques jeunes gens enthousiastes, enflammés par sa muse. Ce fut ce groupe qui décida la fondation de la « Confrérie des Saints-Cyrille-et-Méthode », qui devait, tout en s'appuyant sur la religion et les préceptes moraux, tendre à la création d'une confédération slave, où l'Ukraine formerait un État autonome. Ils aspiraient à l'abolition du servage, croyaient au triomphe de la vérité et pensaient que « l'éclaircissement » du peuple produirait un miracle. La Confrérie était secrète, mais les conspirateurs furent découverts, arrêtés et envoyés à Saint-Petersbourg en 1847. Chevtchenko fut appréhendé le jour même de sa nomination définitive à l'université de Kiev.

Les prisonniers, jetés dans les cachots de la forteresse Pierre et Paul, furent, après un sévère interrogatoire, condamnés administrativement à la déportation. Chevtchenko, dont les vers dirigés contre la domination moscovite et les Tzars, furent découverts par la police, fut puni avec une sévérité particulière : il devenait simple soldat devant servir dans les déserts de l'Asie Centrale.

C'était un désastre que de devenir soldat sous Nicolas I^{er}. Les conscrits étaient pour la plupart du temps des serfs qui avaient donné un sujet de mécontentement à leurs seigneurs. On restait soldat pendant 25 ans, plié sous une discipline draconienne... Les mères pleuraient leurs fils comme s'ils étaient déjà morts. Mais être envoyé au Turkestan, pays nouvellement conquis, dépourvu de toute vie intellectuelle, était un double désastre pour un homme aussi cultivé que Chevtchenko, et, pour comble de malheur, le Tzar lui-même avait ordonné d'interdire au condamné d'écrire et de peindre...

Chevtchenko fut conduit assez rapidement sur les bords du désert, dans le fort d'Orsk. Dans une lettre (la correspondance était autorisée) qu'il adressait à cette époque à la princesse Varvara Reprine, il décrit lui-même sa désolation :

— « Je traîne maintenant une existence misérable dans la steppe Khirgiz de la forteresse d'Orsk. Vous éclateriez probablement de rire en me voyant. Figurez-vous, un soldat de garnison, gauche, mal coiffé, pas rasé, avec de grandes moustaches — c'est moi... C'est drôle, et pourtant les larmes coulent... que dois-je faire ? Telle est la volonté divine ! N'ai-je pas assez souffert au cours de mon existence ! Il est vrai, mes anciennes souffrances ne sont à côté des présentes que des larmes d'enfant. C'est dur, épouvantablement dur ! et avec tous ces malheurs il m'est le plus sévèrement interdit de peindre et d'écrire (hormis les lettres), et ici il y a tant de neuf — les Khirgiz sont si pittoresques, si originaux et si naïfs, que je ne demanderais pas mieux que de les dessiner... Je deviens fou, en les regardant. Les environs sont tristes, monotones, les misérables rivières de l'Oural et de l'Or, des montagnes nues et grises et l'infini de la steppe Khirgiz. De temps en temps la steppe s'anime par le passage de quelque caravane de Boukhara, les chameaux qui se balancent comme des vagues marines apportent un peu de vie dans cette solitude... »

La seule consolation de Chevtchenko est les rares lettres qu'il reçoit de ses amis les plus fidèles ; celles, que lui envoie la princesse Reprine, sont sa plus grande joie. Les rapports qu'il a avec elle procèdent de l'amitié amoureuse la plus pure et la plus profonde. Le prince Reprine, le père de la jeune fille, était une grande figure de l'époque ; ancien gouverneur général (1813) de Saxe, plus tard avec la même charge en Ukraine, il eut l'idée de rétablir les anciens cosaques ukrainiens... Ce fut la raison qui l'obligea à démissionner. Se dressant au fond du grand parc de sa propriété de Yagotine (gouvernement de Poltava) sa maison ouvrit hospitalièrement ses portes à l'ancien serf — le grand poète Tarass Chevtchenko... La princesse Varvara l'adore... Ils se promènent ensemble, et au cours de ces promenades s'engagent entre eux des conversations profondes sur les problèmes littéraires et moraux... Tous les deux sont profondément croyants, animés d'une foi admirable... À l'heure de la souffrance en exil, le reflet de leurs causeries se retrouve dans les lettres de Chevtchenko.

— « Voici déjà le treizième jour que je relis votre lettre, je la connais par cœur et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis trouver le temps et un petit coin dans les casernes pour répondre, à vous, à vous ma très bonne et très noble Varvara. On dirait le réveil d'un sommeil douloureux, que l'arrivée d'une lettre d'un ami qui n'a pas peur de moi ; mais votre lettre a eu le don de me transporter des sombres casernes d'ici, à mon pays natal, à votre merveilleux Yagotine. Quelle extraordinaire volupté que de se figurer tous ceux, si peu nombreux, qui pensent encore à moi ! Heureux celui qui se contente de peu !... Et maintenant, j'appartiens aux plus heureux. »

Plus loin il confie à son amie ses émotions religieuses :

— « Hier je suis resté assis jusqu'au matin... Un sentiment inconnu s'est emparé de moi. Avant les matines, je me suis souvenu des paroles de Celui qui fut Crucifié pour nous, et je me suis senti revivre, je me suis rendu à la messe où j'ai prié avec tant d'allégresse, et avec un ferveur que je n'avais jamais connue avant. Maintenant je jeûne, je me recueille, et tout à l'heure je m'approcherai de la Sainte Table. Je voudrais que toute ma vie soit aussi pure et aussi merveilleuse que cette journée ! Si vous avez la première ou la seconde édition des œuvres de saint Thomas : « L'Imitation de Jésus-Christ », envoyez-la-moi, pour l'amour de Dieu ! »

Chevtchenko revient plusieurs fois encore à l'œuvre de saint Thomas, et il exprime une joie profonde quand l'ouvrage mystique se trouve enfin entre ses mains. À d'autres amis, il réclame Shakespeare, l'Odyssee ; plusieurs fois il demande des livres de Gogol, son grand compatriote, qu'il admirait, bien qu'il ait renié sa langue natale... À ce sujet, il se dispute même avec la princesse Varvara, et se réjouit beaucoup quand il apprend que son amie a changé d'opinion sur Gogol. « Chaque journée passée à Yagotine me revient maintenant comme un souvenir inoubliable. Une fois seulement une ombre légère m'avait assombrie, mais votre dernière lettre a dissipé tout malentendu... Votre opinion actuelle sur Gogol me remplit de joie ! Son œuvre est immortelle. »

D'ailleurs, les deux écrivains se complètent. Ils sont le reflet de l'âme de l'Ukraine. Gogol représente son esprit moqueur et son humour proverbial, et Chevtchenko sa source inépuisable de lyrisme. — « Tu ris et je pleure », a dit Tarass en s'adressant à Gogol.

Parmi les écrivains russes, celui que Chevtchenko réclame le plus à ses amis c'est Lermontov. De Pouchkine, il ne dit pas un mot, et il nous semble qu'ils n'étaient pas congénitaux. Par contre, il aime Adam Mickiewicz. Il demande aussi qu'on lui envoie les vieilles annales de l'Ukraine, et sa joie est infinie quand il reçoit l'œuvre de son ami Koulich sur l'histoire de son pays...

La nostalgie du poète est immense, elle transpire dans tous ses poèmes de l'époque, que malgré toutes les défenses il écrit en cachette. Pour tromper la monotonie de l'exil, il supplie aussi ses amis de lui envoyer le nécessaire pour dessiner, et il dessine malgré toutes les interdictions. Son « crime » est découvert... On le punit, on le met au cachot. Puis pendant un an et

de mi, il disparaît totalement de l'horizon de ses amis : il est dans une expédition sur la Mer d'Aral, où la poste ne parvient que deux fois par an et pour un soldat prisonnier jamais.

Partout on trouve cependant des hommes et des femmes de cœur. Chevtchenko avait un rayonnement spirituel qui attirait les gens et faisait de lui le centre de leur adoration. À côté de brutes qui le torturaient, il trouvait des amis même parmi ceux qui étaient chargés de le surveiller. Il noua aussi de solides amitiés avec des Polonais en exil, qui appréciaient beaucoup son œuvre poétique... Mais ce qui le touchait et l'exaltait au-dessus de tout, c'étaient ses rencontres avec ses compatriotes... Quelle n'était sa joie de pouvoir entendre une chanson mélancolique d'Ukraine dans ce désert de l'Asie Centrale. Un simple soldat lui donnait cette joie, et pendant des nuits entières, ils se réunissaient en cachette et chantaient...



Les années passent...

L'Empereur Nicolas I^{er} meurt, et à l'occasion de l'avènement au trône de son fils Alexandre II, une large amnistie est donnée. Mais Chevtchenko est oublié, il supplie au moins de lui donner le droit d'écrire et de peindre. Il s'adresse à ses amis de Pétersbourg et surtout à la comtesse Anasthasie Tolstoï. Eux tous, ils travaillent pour lui, et c'est ainsi que le 1^{er} janvier 1857, il reçoit une lettre de la comtesse Anasthasie qui lui annonce la grande nouvelle : il sera libre. Avec quel enthousiasme il lui répond, il la remercie : — « Ma sœur, que Dieu te protège ! Tu es incomparable ! Comment pourrai-je te remercier ? Tu as émerveillé mon âme consumée de tristesse ! J'adresse à ton noble cœur des larmes, des larmes d'une gratitude infinie ! » Il est heureux, il exulte, il fait encore allusion à ses souffrances mais non plus pour s'en plaindre ; son martyre l'a ennobli :

— « Dante Alighieri ne fut que chassé de son pays natal, on ne lui avait point interdit d'écrire son « Enfer » ni de chanter sa Béatrice, mais moi... moi je fus mille fois plus malheureux que l'exilé florentin. Par contre, je suis maintenant le plus heureux parmi les heureux mortels. Aujourd'hui et aujourd'hui seulement, je me suis pénétré de la parole de l'Évangile et j'ai eu foi : « Je t'aime en te châtiant ». Aujourd'hui seulement je prie et je Le remercie avec ferveur pour l'Amour infini qu'Il me porte et pour les épreuves qu'Il m'a envoyées. Il a purifié et unifié mon pauvre cœur malade. Il a ôté de mes yeux le prisme à travers lequel je regardais les hommes et m'observais moi-même. Il m'a appris à aimer les ennemis et ceux qui nous haïssent. Aucune école ne peut nous apprendre cela, si ce n'est l'école de la souffrance et de la méditation. Je me sens aujourd'hui chrétien, sinon parfait, du moins sans reproches. »

Si on incarcère avec promptitude, on rend par contre la liberté avec une lenteur désespérante : Chevtchenko devait attendre l'ordre formel de sa libération jusqu'en août 1857... Dix années de déportation et de souffrances

ne lui paraissent pas aussi longues, que ces sept mois d'attente. Pour tromper le temps, il écrit un journal, où pendant un an seulement il consignera pêle-mêle ses idées, ses sentiments, ses impressions... Si ses lettres sont un complément indispensable à son œuvre poétique, son journal intime, où s'étale toute la noblesse de son âme, toute la profondeur de son amour pour l'Ukraine, toute la fidélité de son amitié, tout l'intérêt qu'il porte aux choses qui l'entourent, son journal intime est un document humain incomparable.

Tout arrive cependant : en août 1857, Chevtchenko est enfin libre. Il vogue d'abord vers Astrakhan, puis, dans cette ville oubliée, seul, ne connaissant personne, il rôde... Mais cette fois sa solitude ne dure pas longtemps... Le 15 août l'écriture change sur son journal... Ce sont ses amis de l'Ukraine qui écrivent pour lui, ils l'ont reconnu dans Astrakhan, ils l'ont fêté...

— « ... J'ai rencontré mon ancien maître à l'Université de Kiev, le plus cher, le plus aimé de nos poètes », écrit Ivan Klopotovski sur le journal de Tarass. « Je l'ai retrouvé avec une joie immense dans ce pays lointain, je l'ai retrouvé comme un père, comme le meilleur ami ; et j'ai eu le bonheur de vivre auprès de lui ces quelques jours. »

— « ... Le souvenir de cette rencontre ne s'effacera jamais de ma vie », ajoute un autre admirateur, Stepan Nezbytovski, tandis que Fedir Tchelstov conclut sa tirade par ces mots : « ... Je remercie Dieu de m'avoir permis d'être avec lui. »

Aux noms ukrainiens s'ajoutent encore des noms polonais et russes. Chevtchenko, qui s'est cru oublié de tout le monde, est émerveillé par cet enthousiasme d'hommes inconnus. La porte de la gloire immortelle s'ouvre devant lui.

Il est reçu dans la maison de Sapojnikov, un ami de Saint-Petersbourg installé à Astrakhan, homme très riche, qui organise des banquets en son honneur. Sapojnikov qui part lui aussi pour le Nord, offre à Chevtchenko une cabine confortable sur son bateau, et Tarass qui avait déjà acheté un modeste billet pour cinq roubles, le rend à la compagnie en priant celle-ci de le remettre à un voyageur pauvre. Ses amis s'associent au geste du poète et en son honneur achètent également quatre billets pour des pauvres.

Son voyage se déroule comme une apothéose. Aux escales, des amis inconnus viennent le saluer... L'énorme fleuve est reposant... Il aurait voulu faire des croquis de route, mais la bonne compagnie, les livres, les journaux qu'il dévore, l'empêchent de travailler. Dolce farniente...

À Nijni-Novgorod, il aurait voulu repartir immédiatement à Saint-Petersbourg afin de remercier sa protectrice, la comtesse Anasthasie Tolstoï, de revoir l'Académie et tous ses amis... Mais un ordre l'obligea à attendre une nouvelle permission. Il en est certes contrarié, mais Nijni-Novgorod n'est pas le désert. Il est très vite entouré par de nombreux amis. Sa correspondance est active. Il fait des portraits, il gagne de l'argent. Il lit énormément, il se met au courant de tout ce qui est paru en son absence.

Ses vieux amis l'attendent avec impatience. Le vieux Chtshepkine, le

plus grand et célèbre artiste du théâtre de Moscou, n'hésite pas à tenter le si difficile voyage hivernal de Moscou à Nijni-Novgorod — à une époque où le chemin de fer n'existait pas encore — pour voir son ami Chevtchenko. C'est le grand aîné du poète. Le sort de l'un — au début de leur vie — ressemble au sort de l'autre : ukrainien, serf, l'artiste fut racheté par le père de la nouvelle littérature ukrainienne, Ivan Kotliarevski. Plus tard, ils se sont liés d'amitié. L'artiste connaît par cœur l'œuvre du poète et son enthousiasme pour lui est infini. Il est impossible de décrire la joie de Tarass à l'annonce de l'arrivée de Tchhepkine. Toute la ville s'associe à cette joie, et elle fête le grand artiste, et avec lui le poète de la lointaine Ukraine...

La permission de quitter Nijni-Novgorod est enfin accordée. À Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, Chevtchenko s'aperçoit qu'on le traite en héros. Ses souffrances passées n'ont pas brisé sa volonté de vivre et de lutter. Ses idées se sont mûries, sa haine contre l'oppression s'est généralisée. La société russe qui autrefois avait accueilli son œuvre poétique avec froideur et même avec hostilité, salue et admire l'homme.

Enfin il a la possibilité de remercier la comtesse Tolstoï. Ses amis ukrainiens de Saint-Pétersbourg l'entourent, le fêtent, organisent des banquets en son honneur. Il travaille à l'Académie, et publie ses nouvelles œuvres et celles d'exil, écrites en cachette.

Cependant il voudrait s'établir en Ukraine... Il quitte Saint-Pétersbourg en direction du pays de ses rêves. Là il voudrait acheter une petite propriété, se marier peut-être... Le sort du poète est sévère... Si l'âme n'a pas été vaincue par la souffrance, le corps est cependant malade : il ne jouit que trois ans et demi de sa liberté. Le 10 mars 1861, le jour même de son 47^e anniversaire, Tarass Chevtchenko meurt à Saint-Pétersbourg... Fidèles à son testament, ses amis transportent le corps du poète au milieu de son Ukraine, et l'enterrent sur une colline qui domine le Dnièpre, et d'où l'on peut voir — comme il l'avait voulu — le fleuve rugissant et les steppes infinies...

ALEXANDRE CHOULGUINE

L'ŒUVRE DE CHEVTCHENKO

Chevtchenko a laissé un recueil de poésies intitulé *Kobzar*, nom familier à tout Ukrainien. Ce recueil est un volume considérable dans lequel, pareil à un microcosme poétique ou un miroir enchanté, se reflète l'Ukraine entière avec son passé et son présent. Dès l'apparition de ce volume, la jeune littérature ukrainienne a pris place parmi les littératures des autres peuples slaves.

Nous disons la « jeune littérature » ukrainienne. Il s'agit ici d'un terme purement conventionnel qui ne veut nullement dire que la littérature ukrainienne date de cette époque ni même de 1798, quand parut l'*Énéide travestie*, de Kotliarevski. Cette date n'est le point de départ que de la période moderne de la littérature ukrainienne, de sa renaissance. Les origines de la littérature ukrainienne remontent au XI^e siècle, période où le peuple moscovite (grand russe), alors en formation, s'en servait aussi. C'est la raison pour laquelle les Russes, même aujourd'hui, s'approprient les origines de la littérature ukrainienne comme un patrimoine soi-disant commun.

L'ancienne littérature ukrainienne possède de brillantes pages, parmi lesquelles les Chroniques de Kiev, de la Volhynie et de la Galicie, ainsi que l'Épopée de l'expédition d'Igor gardent un éclat immortel. Mais cette littérature depuis ses origines se servait d'une langue savante, langue dérivée du slavon liturgique, distincte de la langue parlée, populaire. Dans son évolution cette langue subit des influences variées, se développa mais garda toujours son caractère distinctif, aristocratique, pour ainsi dire, par rapport à la langue vulgaire. C'est sous les auspices de ce parallélisme linguistique que se développait, pendant des siècles, la vie spirituelle de l'Ukraine : les institutions de l'État et de l'Église, la justice, la science, l'école se servaient de cette langue savante, le peuple usait d'une autre. La littérature écrite employait la première, et c'est dans la seconde que le peuple a créé sa riche littérature orale, dont les chefs-d'œuvre sont ces grandioses chants épiques nommés les *Doumy des Cosaques*, que loue M. Alfred Rambaud avec tant d'enthousiasme.

En même temps que s'écroulaient les piliers de l'État Ukrainien, par l'abolition de l'Hetmanat et de la constitution des Cosaques, le peuple acquit un nouvel organe d'expression de son indépendance culturelle : les auteurs

ukrainiens abandonnèrent l'ancienne langue artificielle, écartèrent la langue littéraire russe et adoptèrent pour leurs écrits la langue vivante, parlée par le peuple. Ivan Kotliarevski fut le premier à introduire cette langue dans la littérature et par cela il a ouvert la période de la renaissance de la littérature ukrainienne.

Ses représentants étaient des novateurs, non seulement en ce qui concerne le langage, mais l'apport d'idées nouvelles, ils lui imprimèrent une direction saine, ils l'animèrent d'un sentiment humain. Grégoire Kvitka avait introduit dans la littérature, bien avant George Sand et Auerbach, la vie simple des paysans et découvert, sous les toits de chaume, des sentiments fins et élevés et de haute vertu. Le romantisme a trouvé parmi les écrivains ukrainiens de chaleureux partisans. La riche poésie populaire et le glorieux passé des Cosaques étaient une source inépuisable d'inspiration. Mais pour puiser à pleines mains dans ces trésors, pour lancer un pont durable du passé au présent, bref pour faire la synthèse poétique des aspirations nationales, il fallait un poète génial. Seul un génie pouvait donner à la jeune littérature ukrainienne droit à une place dans la vie du peuple, place que ne pouvaient lui donner des écrivains de talent plus modestes tels que Kotliarevski, Kvitka, Artemovski et autres. Ce génie fut Tarass Chevtchenko.

Au début de sa carrière poétique, Chevtchenko avait subi l'influence du romantisme régnant alors dans les littératures russe et polonaise. Il est indiscutable que le poète a commencé par imiter les poètes romantiques qu'il connaissait : Mickiewicz et Joukovski. Mais cette imitation n'est qu'apparente : Chevtchenko possède ses propres moyens d'expression et traite les sujets romantiques d'une manière bien à lui : le riche trésor du folklore ukrainien lui a fourni une souce inépuisable de sujets et de motifs. Les croyances populaires relatives au soleil, à la lune, aux étoiles, à l'arc-en-ciel ; le monde fantastique des nymphes, des fées, des sorcières, des lutins, se mêlant aux aventures amoureuses, lui servent d'abondante matière à gracieux dessins.

À côté du monde fantastique du folklore ukrainien, la poésie de Chevtchenko est dès ses débuts nourrie des souvenirs du glorieux et tragique passé de son pays. On constate chez lui une intensité extraordinaire du sentiment national : le passé historique de l'Ukraine était pour lui non seulement source de souvenirs élégiaques et de méditations mélancoliques, mais une blessure ouverte, qui saignait toujours.

Cette conception de l'histoire ukrainienne était alimentée dans son esprit par l'historiographie contemporaine. À côté des documents écrits, Chevtchenko se trouvait à la source même de la tradition orale, étant originaire de la partie de l'Ukraine où se déroulèrent les actes les plus dramatiques des luttes des Cosaques et des insurrections populaires. Beaucoup de souvenirs et de chansons composés sur ces événements et leurs héros, s'étaient conservés dans son entourage. Aussi son imagination fit-elle du passé un véritable poème héroïque : image d'un peuple fier et indépendant, combat-

tant pour sa liberté, d'abord contre la Pologne et ensuite contre l'absolutisme et la tyrannie moscovite. La nation ukrainienne, livrée par trahison, tombe vaincue dans ces luttes ; les descendants des Cosaques libres traînent les lourdes chaînes du servage ; les ombres des héros nationaux, luttant pour la liberté, lui apparaissent comme vivantes. À ses oreilles retentit le bruit des batailles ; il devient le barde des Cosaques et il évoque leur glorieux passé : dans des poèmes tels que *Nalyvaiko*, la *Nuit de Tarass*, il peint la lutte contre la Pologne ; dans *Hamalia*, *Ivan Pidkova*, il étale devant nous la fresque des campagnes guerrières des Cosaques contre Constantinople et les Turcs. Dans son poème : *Les Haïdamaky*, il trace des tableaux saisissants de l'insurrection populaire de 1768, où abondent les épisodes dramatiques.

Son interprétation poétique de l'histoire de l'Ukraine est conforme aux conceptions historiques de son temps. Dans des ouvrages contemporains d'histoire et d'ethnographie : *L'Histoire de l'Ukraine*, de Markevytch ; *les Antiquités zaporogues*, de Seresnevski ; les œuvres de Kostomarov, Koulich et d'autres, partout on voit la même glorification de l'époque des Cosaques, le même culte des Cosaques Zaporogues, des hetmans, des atamans.

*Ce qui s'est passé en Ukraine
et pour quel idéal elle a lutté...*

Quoiqu'il eût poétisé dans ses premières poésies le passé de l'Ukraine, Chevtchenko ne pouvait s'empêcher de sentir le contraste existant entre la gloire de l'époque héroïque et le triste état de la population d'alors. Déjà dans ses premiers poèmes se manifeste fréquemment sa profonde sympathie pour les victimes du servage et les conditions précaires de la vie du peuple. Sa pitié va surtout au sort de la femme, l'être le moins protégé contre l'injustice des conditions sociales et le pouvoir arbitraire du seigneur. L'image de jeunes filles séduites et abandonnées hante la poésie de Chevtchenko depuis ses premiers chants : il a toute une galerie d'héroïnes tragiques de ce genre. Dans son premier grand poème *Katerina*, il nous montre le sort lamentable d'une jeune paysanne ukrainienne séduite et abandonnée par un officier moscovite. Elle devient mère, s'attire le mépris de son village, est repoussée par ses parents et envoyée en Moscovie rejoindre son séducteur. La pauvre Catherine trouve la mort au fond d'un étang, et son fils, recueilli par des mendiants, devient le guide d'un chancre aveugle.

« Catherine » fut suivi d'une série de poèmes et de ballades analogues : *La Nonne Marianne* (Tchernycja Marianna), *La Sorcière* (Vidma), *La Nymphé* (Roussalka), *Lilea* (Le Lys), et enfin du grand poème *la Servante* (Naïmytchka). C'est l'histoire d'une mère qui, ayant exposé son enfant pour le faire adopter par des paysans riches et sans enfants, entre plus tard à leur service et élève son fils. À son lit de mort, elle lui avoue qu'elle est sa mère. Ce poème, par la pureté de sa forme, sa simplicité et sa grandeur presque biblique, par l'idée profondément humaine de l'expiation d'une

faute involontaire par une vie de travail et d'humiliation, ce poème, nous semble-t-il, devrait être compté parmi les chefs-d'œuvre littéraires du monde entier.

Au premier coup d'œil jeté sur l'œuvre poétique de Chevtchenko, on aperçoit, à partir de 1843, un changement marqué dans le ton et la teneur de ses poésies. C'était l'année de son premier voyage en Ukraine après son affranchissement. Jusqu'alors il n'en connaissait que la rive droite, autrefois soumise à la domination polonaise. Il vit alors l'Ukraine de la rive gauche, l'ancienne Ukraine des hetmans, qui avait longtemps vécu d'une vie indépendante et conservé son aristocratie, dont les représentants étaient à présent Chevtchenko comme leur poète national.

Cependant, l'impression générale de l'Ukraine des hetmans remplissait l'âme du poète de tristesse, de déception : là aussi la gloire et la liberté des Cosaques n'étaient plus et le peuple gémissait dans l'esclavage. La noblesse ukrainienne avait oublié les traditions nationales, perdu le souvenir du passé glorieux de son pays, elle était plongée dans un bas matérialisme. Aux yeux du poète apparut une patrie, toute autre que celle dont il rêvait à l'étranger et qu'il idéalisait dans son imagination. À chaque pas il voyait des opprimés, la dignité humaine bafouée, la démoralisation que les meilleurs représentants de la classe dominante ne remarquaient même plus, mais qui le blessait lui, l'ancien serf. Dorénavant, rien ne pouvait plus effacer les images navrantes de cet enfer dans lequel se trouvait ce beau pays.

Tout nous incite à croire que pendant ce séjour en Ukraine, Chevtchenko se lia d'amitié avec quelques-uns des représentants les plus cultivés et les plus avancés de la noblesse, et que l'influence de ceux-ci fut à l'origine du changement de ses vues politiques et sociales.

Le passé historique de l'Ukraine lui apparaissait alors sous une toute autre lumière : l'idéalisme, inspiré par l'époque héroïque des Cosaques, fait place à un esprit critique qui découvre les causes du malheur présent dans les fautes des héros nationaux eux-mêmes.

Tandis qu'autrefois Chevtchenko dirigeait la pointe de son arme contre la Pologne et les intrigues des jésuites, l'ennemi principal devient pour lui à présent la puissance qui a englouti et l'Ukraine et la Pologne : c'est la Russie ou, pour mieux dire, le tsarisme russe. C'est dans l'absolutisme des tzars russes qu'il trouve la cause de tous les malheurs de l'Ukraine, c'est lui qui a détruit ses libertés et qui a introduit à la fin du XVIII^e siècle, le servage. Tout le courroux, toute l'indignation du poète se concentrent sur les deux principaux représentants du tsarisme russe : Pierre I et Catherine II. Une suite de poèmes, des plus puissants et des plus violents, sont dirigés contre ces deux souverains, qui, aux yeux du poète, personnifient le despotisme et la tyrannie.

Les œuvres les plus parfaites au point de vue littéraire appartiennent à cette période qui va jusqu'à son emprisonnement en 1847. Parmi les poèmes politiques, il faut citer : *La vision* (Son) et le *Caucase*, où ses idées politiques sont le mieux exprimées.

La Vision est une satire, fantastique, inspirée quant à la forme, par Dante et Mickiewicz, mais le fond appartient en propre au poète. Il se voit transporté en rêve de l'Ukraine à Saint-Pétersbourg et décrit le panorama qui s'étale sous ses yeux : c'est d'abord la capitale russe, construite au milieu d'une étendue marécageuse, sur les ossements de milliers et de milliers d'ouvriers-esclaves ; il nous fait assister à une audience du tzar, scène empreinte du plus amer sarcasme ; on voit passer les ombres des Cosaques ukrainiens qui ont péri au cours de la construction de Saint-Pétersbourg, celle de l'hetman Poloubotok, mort dans la forteresse des saints Pierre et Paul, emprisonné pour avoir défendu devant le tzar Pierre les droits et les privilèges de son pays. Toutes ces ombres accusent Pierre de sa cruauté et de la ruine de l'Ukraine. Le monument de Pierre I, érigé par Catherine II avec l'inscription : « Au premier la seconde », glorifié comme symbole de l'empire russe, invincible et victorieux, par Pouchkine dans son poème : *Le cavalier d'airain*, évoque dans le cœur du poète ukrainien des réflexions bien différentes :

*Ce premier crucifia notre Ukraine,
la seconde donna le coup de grâce à la victime...*

Dans son poème *le Caucase*, Chevchenko ne s'arrête pas aux paysages merveilleux qui captivaient les « byronistes » russes, Pouchkine et Lermonov ; encore moins s'attarde-t-il aux batailles et aux épisodes romantiques qui ont fourni tant d'heureux sujets à ces deux poètes ; *le Caucase*, pour Chevchenko est l'endroit où :

*... depuis le commencement du monde
le vautour fait subir son supplice à Prométhée :
chaque jour que Dieu fait, lui creusant la poitrine,
lui arrachant le cœur...*

— symbole de la souffrance humaine et de ses aspirations à la liberté pour laquelle tant de héros ont versé leur sang.

Le poète déplore le sort de son ami, le comte de Balmain, — ce poème lui est dédié — qui a versé son sang « non pour l'Ukraine, mais pour son bourreau et qui a été obligé de vider la coupe moscovite débordant de poison ».

L'indignation du poète se tourne contre le tzar Nicolas I^{er} et son système d'expansion impérialiste qui « avait étouffé l'esprit de liberté, de la Moldavie aux confins de la Finlande », et « versé une mer de sang et de larmes, dans laquelle on pourrait noyer tous les tzars et leurs descendants ». Le poète flétrit la cruauté de ce système d'État, qui n'a pour objet que de « construire des prisons et de forger des fers ». Mais il ne s'arrête pas là, il dénonce toute la civilisation contemporaine avec son hypocrisie, sa cupidité, l'esprit de faux christianisme que « les tzars veulent introduire dans leur

vaste empire, de la Sibérie inexplorée au Caucase nouvellement annexé », pour « incendier, au nom du Christ, ce doux paradis ».

Cependant le poète ne perd pas tout espoir, il est sûr que : « l'esprit est immortel et libre, malgré les tyrans, et que la parole ne se laisse pas étouffer ». Il sait que la liberté ressuscitera, même s'il faut encore voir couler des fleuves de sang ».

Si l'on pense que ce poème fut écrit au moment des guerres pour la conquête du Caucase, guerres qui soulevaient l'enthousiasme patriotique des poètes et de toute la population russe, on comprendra quelle impression sa lecture produisit sur ses contemporains. Ce poème fut une des causes de la cruelle persécution exercée par le tzar Nicolas I contre notre poète.

Chevtchenko garda toute sa vie cette haine du tzarisme. Il la conserva à travers les années de l'exil et en revint restant le même ennemi du despotisme. Une dizaine de poèmes qu'il écrivit pendant les dernières années de sa vie sont consacrés spécialement aux rois, comme principaux ennemis de la liberté politique, non seulement en Russie, mais dans le monde entier. Cette haine qu'il portait au tzarisme ne peut se comparer qu'à celle qu'il vouait au servage. Pour le poète, les deux phénomènes historiques étaient intimement liés.

Toute une série de ses poèmes, et des meilleurs au point de vue artistique, dépeignent des situations tragiques créées dans le village ukrainien par suite du pouvoir arbitraire du seigneur sur ses serfs. Le sort de jeunes femmes, victimes de la débauche des seigneurs, on l'a vu, l'émeut surtout. Ses grands poèmes : *la Princesse* (Kniazna), *le Vagabond* (Varnak), *Maryna*, *Petruss*, et bien d'autres, plus courts, le disent.

Le servage, introduit en Ukraine sous le gouvernement de Catherine II à la fin du XVIII^e siècle, avait rencontré une opposition acharnée. Dans la littérature ukrainienne le point de départ de cette réprobation morale fut l'*Ode de désolation sur l'esclavage*, écrite en 1787 par le comte Kapnist, connu par le voyage qu'il fit en Allemagne pour chercher un appui aux aspirations de l'Ukraine. En Russie, elle débute par le *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou*, de Raditchev, publié en 1790. Nous trouvons également, chez un des poètes ukrainiens du début du XIX^e siècle, Houlak Artemovski, une satire sur les conditions du servage en Ukraine. La confrérie des saints Cyrille et Méthode avait comme but la propagande pour l'abolition du servage. Mais c'est surtout Chevtchenko qui lui porta un coup mortel. On peut faire un rapprochement entre cette partie de son œuvre et la publication de *la Case de l'Oncle Tom* dans la lutte contre l'esclavage en Amérique.

Comme apôtre de la liberté politique et ennemi de toute oppression, Chevtchenko sort des étroites limites de sa patrie, et même de celles de l'empire russe. Dans son beau poème *L'Hérétique ou Jean Huss*, on voit l'apothéose du réformateur tchèque, champion de la liberté de conscience. Huss est représenté non seulement comme réformateur religieux, mais aussi comme prophète de l'égalité sociale. Le point culminant du poème — la

mort de Huss sur le bûcher — est une vraie glorification de la victoire de l'esprit sur la matière. Le poème : *les Néophytes*, nous transporte à Rome dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; il montre une mère qui, dans l'arène, sur le corps déchiré de son fils, martyr chrétien, se convertit à la foi nouvelle. Un des sujets favoris du poète : l'amour maternel sacrifié pour l'enfant, se retrouve dans toute une série de ses œuvres, telles : *La Servante*, dont il a déjà été question ; *Maria*, où il atteint au tragique sublime, avec l'image touchante de la Sainte Vierge, écrit dans l'esprit naïf des légendes populaires.

Il convient de citer ici l'opinion d'Alfred Jensen, savant suédois, auteur d'une des récentes biographies de Chevtchenko, qui dit : « Tarass Chevtchenko a été non seulement un poète national mais aussi un esprit universel, une des lumières de l'humanité ».

Dans la dernière décade de notre siècle, on a étudié surtout les sources du radicalisme du poète et des influences qui ont contribué à la formation de ses idées politiques, et on est arrivé, après une étude approfondie de ses œuvres, de sa correspondance, de ses lectures, à la conclusion qu'il était plus instruit qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors. Possédant le russe, le polonais et le français, ayant beaucoup lu, il avait des connaissances étendues en histoire et en littérature générale. Une intuition géniale l'aidait à comprendre et à résoudre les questions les plus complexes. Vassyl Stchourat, savant ukrainien de Lvov, a démontré que Chevtchenko était très au courant de tout ce qui fut écrit et publié à l'étranger par les émigrants polonais après l'échec de la révolution polonaise de 1830 ; quoique on ait prétendu qu'il ne faut pas exagérer l'influence de cette littérature sur le poète, sa haine du tzarisme en était plus ou moins alimentée.

Aujourd'hui dans l'Ukraine soviétique, tout en cherchant à représenter Chevtchenko non seulement comme prophète mais comme idéologue de la révolution sociale, on affirme qu'il était au courant du problème théorique du socialisme et on cherche à prouver qu'il était intimement lié, au début des années quarante, au groupe des disciples de Fourier, dont le leader en Russie était Petrachevski. Il est incontestable, qu'étant entré dans la Confrérie des saints Cyrille et Méthode, le poète a, dans ce milieu, senti grandir ses sympathies pour la liberté. Mais, selon moi, on n'a pas assez insisté sur le fait que, pendant son premier séjour en Ukraine, en 1840, Chevtchenko fréquentait constamment la société des nobles ukrainiens parmi lesquels il y avait, à cette époque, des personnes professant des vues très larges et libérales en politique, s'occupant de toutes les questions sociales. Ses amis les plus proches, les plus intimes, se trouvaient justement parmi les membres de l'aristocratie ukrainienne : les propriétaires Lyschoub, Tarnovski, la princesse Repnine, le comte de Balmain, le général Koucharenko, qui ne l'avaient pas abandonné dans les moments les plus durs de son existence, au temps de son exil ; leurs lettres, leurs inquiétudes, leurs démarches pour soulager le sort du poète en font foi. Ils l'appréciaient surtout comme poète national et leur amitié eut sur lui une influence incontestable.

Peut-on, comme on le répète trop souvent aujourd'hui, considérer Chevtchenko comme le prophète de la révolution sociale ? Évidemment non. Ceux qui le prétendent citent certains passages de ses poèmes, surtout de son *Testament*, où le poète fait appel à ses compatriotes pour « briser les chaînes et arroser la liberté du sang de l'ennemi ». Ces gens-là ne veulent pas comprendre que Chevtchenko ne désirait point une révolution sanglante mais qu'il la prévoyait, menaçante pour les classes dominantes si elles ne se décidaient pas à affranchir les serfs. Il en appelait à toute la nation ukrainienne, aux seigneurs comme aux paysans, priant, suppliant les nobles de renoncer à leurs privilèges héréditaires et cherchant à amener la concorde entre les classes.

*Mes frères, embrassez le plus faible d'entre vous,
que la mère puisse sourire à travers ses larmes.*

C'est par ces mots que Chevtchenko termine sa célèbre *Épître à mes compatriotes vivants, morts et à naître*. Il l'avait commencée, cette épître, par une sévère apostrophe aux seigneurs ukrainiens :

*Repentez-vous. Soyez humains,
car le malheur vous menace :
ceux que vous avez enchaînés briseront leurs fers.
Le jugement viendra. Le Dniéper et les monts parleront,
et par des centaines de fleuves le sang de vos enfants
s'écoulera dans la mer bleue.
Il n'y aura point de merci :
un frère répudiera son frère,
la mère — son enfant.
Des nuages de fumée incendiaire
voileront le soleil,
vos propres fils vous maudiront.*

Il est clair par cette évocation prophétique des horreurs d'une révolution — que nous voyons s'accomplir aujourd'hui — que celle-ci n'était nullement désirée par Chevtchenko. Lui attribuer de la sympathie pour les événements qu'entraîne un bouleversement semblable serait commettre une erreur pareille à celle des critiques polonais accusant l'auteur des *Haidamaky* d'avoir approuvé les massacres de cette insurrection parce qu'il en avait fait de poignantes descriptions.

Ce n'était point dans la nature de Chevtchenko d'être poussé par esprit de vengeance à exciter à des actions sanguinaires. Ce serait une erreur de considérer sa muse comme instrument de violence. Il faut se rappeler que Chevtchenko était profondément religieux, que la Bible fut dès son enfance son livre préféré et l'était encore au temps de son exil, et que cette influence a laissé une forte empreinte dans son œuvre : non seulement il prend comme

épigraphes pour plusieurs de ses poèmes des citations de la Bible, mais il traduit ou paraphrase de nombreux psaumes et fragments des prophètes : toute son œuvre est pénétrée d'une foi sincère en Dieu, idéal suprême de justice et de bonté.

*L'âme du poète est immortelle,
immortelle est sa parole créatrice,
en la lisant nous nous sentons vivre d'une vie nouvelle
présentant Dieu et Son ciel.*

Pour celui qui douterait du profond sentiment religieux de Chevtchenko, il suffirait de parcourir l'introduction du poème *Maria* où, en s'adressant à la Sainte Vierge, il dit :

*Tout mon espoir et ma confiance
reposent en toi, ô doux paradis, en la miséricorde.
Tout mon espoir et ma confiance
reposent en toi, ô Mère,
toi, régnant au-dessus de tous les saints,
toi, l'immaculée, la bienheureuse.
Je pleure en te priant, en te suppliant
de porter tes regards sur tes esclaves,
privés de lumière et misérables.
Donne-leur la force de ton Fils martyr,
pour qu'ils puissent porter leur croix jusqu'au bout.
Ô Mère vénérée ! Je te supplie,
Reine du ciel et de la terre.
Entends leurs gémissements et envoie-leur
une mort bienheureuse,
et quand leurs pauvres villages refleuriront
je chanterai d'une bouche bénigne, un psaume doux
[et gai en ton honneur.
En attendant, c'est la désolation ; les larmes
[et les gémissements
d'une âme en détresse,
accepte-les comme une offrande.*

Une idée d'amour et de pardon traverse d'un bout à l'autre l'œuvre de Chevtchenko. Ses personnages les plus tragiques, ses martyrs, ses héros les plus cruellement désabusés pardonnent à leurs oppresseurs. Jean Huss prie sur le bûcher pour ses persécuteurs ; les martyrs chrétiens, dans le poème *Les Néophytes*, pardonnent à Néron, leur bourreau ; dans le poème *Varnak*, le malheureux pardonne au séducteur de sa bien-aimée, seigneur de leur village. Cette haute idée du pardon élève l'œuvre du poète au plus haut niveau moral auquel le sentiment humain puisse atteindre.

Un des écrivains ukrainiens les plus connus, Koulich, poète de grande valeur lui-même, dit que « toute la beauté de la poésie ukrainienne a été révélée au seul Chevtchenko », voulant exprimer par là que personne n'a pénétré comme lui jusqu'aux sources mystérieuses du trésor poétique du peuple et n'a su transformer d'une manière aussi géniale les motifs et les formes du folklore. Toute la richesse de la poésie populaire ukrainienne, depuis la lointaine épopée du XII^e siècle, racontant l'expédition d'Igor, jusqu'aux *Doumy*, rapsodies des Cosaques et gracieux chants lyriques populaires, trouvent leur synthèse dans l'œuvre poétique de Chevtchenko : puissance d'expression, tendresse, finesse de sentiment, richesse d'images, harmonie des rimes, tout s'y retrouve, c'est là le secret de la force magique de cette poésie sur tous ceux qui comprennent l'ukrainien.

L'œuvre de Chevtchenko a exercé une influence énorme sur la littérature et le mouvement national ukrainien. Le critique russe Apollon Grigoriev a appelé Chevtchenko « le dernier barde et le premier grand poète d'une nouvelle grande littérature slave. » Ces mots expriment d'une façon très heureuse la place que Chevtchenko occupe dans la littérature, comme l'évoquent aussi les paroles que Koulich prononça sur la tombe du poète : « tout ce qu'il y a de vraiment humain en Ukraine, dit-il, se groupera sous le drapeau de Chevtchenko ».

Son recueil *Kobzar* est depuis longtemps le livre le plus répandu en Ukraine, c'est une espèce d'Évangile national ; aussi la mémoire du poète est-elle entourée d'un culte exceptionnel et le jour de sa mort (qui se trouve être aussi celui de sa naissance) est-il depuis longtemps célébré comme fête nationale. Ce culte s'est encore développé durant le dernier demi-siècle. Des monuments lui sont érigés, mais est-il nécessaire de dire que le plus beau et le plus durable monument du poète lui est érigé dans les cœurs de ses compatriotes ?

DMYTRO DOROCHENKO

LE TESTAMENT

Quand je mourrai, enterrez-moi
Dans une tombe au milieu de la steppe
De ma chère Ukraine.
De façon que je puisse voir l'étendue des steppes.
Le Dnieper et ses rochers,
Que je puisse entendre
Son mugissement puissant.

Et quand il emportera de l'Ukraine
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis, alors
Je quitterai les prairies et les montagnes
Et m'envolerai
Vers Dieu lui-même
Pour lui offrir mes prières.

Mais jusque-là

Je ne connais pas Dieu !
Enterrez-moi et debout !
Brisez vos fers,
Et arrosez du sang impur des ennemis
La liberté !
Puis, dans la grande famille,
La famille nouvelle et libre,
N'oubliez pas d'accorder à ma mémoire
Une bonne parole !

LE CAUCASE

*Dédié par T. Chevtchenko à son ami français Jacques de Balmain,
pour protester contre l'asservissement du Caucase par les Tzars.*

Derrière les monts géants surgissent des monts encor,
Cachés par les nuages et l'infortune du sort.
C'est là qu'à Prométhée, sur son rocher sanglant,
Le vautour fait subir un odieux châtement ;
Chaque jour que Dieu donne, il lui meurtrit les reins,
Brisant et arrachant son cœur noble et serein,
Brisant et arrachant, mais ne pouvant extraire
Tout le sang qui bouillonne, qui renaît et s'embrace
Pour ranimer là-bas cette foi séculaire
En la juste victoire du libre et grand Caucase.

1845

Traduit par JANUS

GAMALIYA *

« Pas un souffle de vent, pas une vague qui vienne,
là-bas, de notre Ukraine !
Y prépare-t-on au moins la guerre contre le Turc ?
Ici on ne sait rien.

« Ô, souffle, souffle, vent, traverse la Mer Noire,
viens du Près Zaporogue !
Assourdis nos sanglots et allège nos chaînes !
Dissipe notre détresse !

* Gamaliya devrait normalement s'écrire Hamaliya avec un « H » aspiré, mais pour la commodité de la prononciation, nous l'écrivons avec un G.

« Et vous aussi jouez, vagues de la mer bleue,
avec les coques des vaisseaux,
qui portent nos cosaques, dont les bonnets de loutre
scintillent ici vers nous.

« Mais, ô Seigneur ! quand même ce ne serait pour nous,
amène-les d'Ukraine !
Nous ouïrons leur gloire, la gloire de nos cosaques,
nous l'ouïrons et nous mourrons ! »



Ainsi à Scutari les cosaques chantaient,
ils chantaient sans arrêt et leurs larmes coulaient,
larmes de cosaques, larmes de guerriers.
Le Bosphore en frémit n'ayant jà entendu
les pleurs de ces héros ; il rugit sourdement,
et comme un taureau qui contracte sa peau,
il dompta en hurlant ses vagues et ses flots
et les lança au loin sur la mer infinie...
Alors la mer transmet la langue du Bosphore
au Léman déchaîné, et le Léman au Dnièpre
jeta sur une crête ce message angoissé...



Le grand vieillard bondit, riant farouchement,
crachant l'écume blanche de sa moustache tombante.
« Ne dors plus, c'est assez. Entends-tu, Près sauvage ? »
Le grand Près répondit dans un souffle de vent :
« J'entends, j'entends, j'entends ».
Et le Dnièpre se couvrit de nefs et de galères,
tandis que les cosaques chantaient :

« Allons à Scutari,
où les palais abondent,
au bord de l'eau profonde,
on s'y bat, on y rit...
Et arrachons nos frères
à cette lointaine terre.

« Allons à Scutari
où les Turcs sont riches,
de leurs biens on se fiche !
Au milieu de leurs cris
arrachons nos frères
à cette lointaine terre.

« Allons à Scutari
pour brûler, pour nous battre,
et délivrons nos frères
des chaînes étrangères ».

*
* * *

Ils naviguent et ils chantent.
La mer converse avec le vent,
et Gamaliya en avant
dirige lui-même son navire.

Le cœur frémit à Gamaliya...
La mer soudain s'est déchaînée,
et sans peur sa flotte s'enfonce
dans les remous des vagues blanches.

*
* * *

Dans la mollesse de son harem et dans son paradis
Byzance sommeille et Scutari aussi.
Le Bosphore bouillonne, gémit et puis rugit,
enragé, il voudrait que Byzance se réveille.
« Ne la réveille pas, ou je te punirai, Bosphore !
Je cacherai tes côtes sous des amas de sable,
et tu ne seras plus qu'une mare de vase.

Ignorez-tu encore les hôtes que sur mes vagues
j'amène à ton Sultan ? »

Ainsi intervenait la mer,
(Car elle aimait l'ardeur de ces Slaves huppés).
Le Bosphore se calma.
Dans cette nuit profonde, les Turcs reposaient
comme dormait au harem leur paresseux Sultan,
mais, seuls, à Scutari, au fond de leurs cachots,

ne pouvaient s'assoupir les prisonniers cosaques.
Que pouvaient-ils attendre ? Enchaînés et meurtris,
ils adressaient à Dieu leurs ardentes prières.
Et les vagues rugissantes couraient de bord en bord...

*
* *

« Ô miséricordieux Seigneur de notre Ukraine,
ne laisse pas mourir sur cette terre lointaine
de libres cosaques, privés de liberté.
Honte ici sur terre et honte dans les cieux
de se lever vaincu d'un cercueil étranger,
et d'apparaître devant la justice céleste
les mains chargées de fer ! Les membres enchaînés,
quelle honte pour un cosaque libre
de se montrer ainsi devant le monde entier ! »

— « Égorge et frappe ! Massacre l'infidèle ! »
Crie-t-on derrière le mur. Qui est là ?
À Gamaliya le cœur bat. Scutari est perdu !
« Égorgez ! Massacrez ! » Debout sur le rempart
ordonne Gamaliya.
Scutari répond par un fracas du diable
crachant et vomissant des bombes sur le sable.
Les cosaques chargent sans peur et sans reproche
tandis qu'on voit crouler la garde janissaire.
À Scutari, Gamaliya dirige cet enfer,
Il s'empare de la prison, il brise les portes, il brise les fers.

*
* *

.....
Alors que sur la mer, le soleil du soir
projette la lumière de ses derniers rayons,
l'Ataman victorieux sur sa haute nef
Inspecte les pourtours de l'immense horizon.
Le soleil disparaît dans l'infini des mers,
et derrière une vague dont la crête blanchit
apparaît une côte, encore incertaine,
celle de la patrie, celle de l'Ukraine...

TARASS CHEVTCHEUKO

(Adapté et traduit par JANUS.)

QUE JE VIVE — OU NE VIVE — EN UKRAINE...

Que je vive — ou ne vive — en Ukraine :
Qu'un ami — de mes pleurs — se souviene,
Ou m'oublie — étranger — en ce val :
Cela m'est bien égal !...

Loin des miens — et bien loin — de l'Ukraine,
Loin de tout — que je meure — à la peine,
Qu'au tombeau — soit mon rêve — et son mal
Cela m'est bien égal !...

Sans laisser — une trace — en Ukraine,
(Ô pays — glorieux — sous la chaîne)
Qu'en exil — mes sanglots — ne s'exhalent :
Cela m'est bien égal !...

À son fils — ne dira — pas le père :
« Il est mort — prions Dieu — pour l'Ukraine ! »
Que ce fils — prie ou non — sur ma dalle :
Cela m'est bien égal !...

Mais qu'un jour — je la voie — cette Ukraine,
Assoupie — par la Ruse — et la Haine,
Tout à coup — dans le feu — mise à mal !...

Que j'entende — et nos cris — et son rôle !
Cela ne m'est égal, cela ne m'est égal !
Hélas ! Cela ne m'est égal !...

(1847)

Traduit par
la Princesse OKSANA DE TOKARY
et CHARLES TILLAG

L E S O I R

C'est la maison que les cerisiers environnent.
Autour des cerisiers, les hannetons bourdonnent,
Les hommes du labour reviennent peu à peu ;
Et les filles en chœur chantent et papillonnent.
Cependant que la mère attend devant le feu.

La famille est déjà réunie : elle dîne,
L'étoile du berger au levant s'illumine.
Une des filles sert la soupe et puis le pain,
La mère va prêcher la pieuse doctrine,
La voix du rossignol la fait taire soudain.

Les tout petits enfants ont sommeil, et la mère
Les couche doucement dans la nuit presque claire.
Et s'endort elle-même à côté d'un berceau.
Et seuls restent encore sonores, sur la terre,
Des filles, les chansons et le chant de l'oiseau.

(1847)

Traduit par
FERNAND MAZADE

J E N ' O U B L I E R A I

Ni la spacieuse vallée
Ni la haute tombe isolée,
Ni le soir tranquille et doré
Ni la rêverie envolée,
Je n'oublierai.

À quoi sert que je me souviennne ?
Ma vie a fui loin de la tienne,
Et maintenant les jours chéris,
Les jours de ma jeunesse ancienne,
Se sont flétris.

Nous avons vieilli sous l'épreuve,
Moi dans l'esclavage, toi veuve,
Et nous errons, irrésolus,
Évoquant l'aube qui fut neuve
Et qui n'est plus.

(1848)

Traduit par
FERNAND MAZADE

